

Le roman intitulé *Le refus*, écrit par le Prix Nobel de littérature en 2002, Imre Kertész, est le récit de ce qui est arrivé à l'auteur quand une maison d'édition hongroise, sous le régime stalinien, a refusé d'édition son roman intitulé *Être sans destin*, relatant sa propre expérience de la déportation.

Face à ce refus, Imre Kertész se voit contraint de travailler sur des traductions qui ne l'enchantaient guère et qui l'enchantaient d'autant moins qu'il doit le faire en subissant le vacarme infernal d'une voisine, « un cyclope féminin, écrit l'auteur, qui se nourrissait de bruit. »

Tout en décrivant cette période de son histoire, son roman *Le refus* intéresse non pour le refus de la maison d'édition, mais pour celui d'Imre Kertész qui, justement, n'adhère pas à ce rejet de l'éditeur et reprend sa plume pour écrire.

Mais on connaît aussi le refus de soins en médecine, ou encore le refus politique à l'image de la désobéissance civile.

Le refus est donc d'abord un fait : les personnes ont cette capacité de dire « non ».

On objectera que, selon les circonstances, cette capacité peut être contrainte, par exemple, sous un régime totalitaire.

Mais le refus d'Imre Kertész, reprenant sa plume pour écrire, conteste la thèse que le refus peut être aboli dans certain régime politique. Sartre ne se serait pas trompé quand il écrivait que « La France n'a jamais été aussi libre que sous l'occupation. » La possibilité de dire « non » était toujours réelle, certes au prix de la mort.

C'est dire alors qu'explorer le refus, c'est explorer notre liberté ; et donc, un élève qui refuse de travailler ou une association qui refuse de prendre en charge un élève, ne feraient qu'exercer leur liberté.

Alors, où est le problème ?

Le problème est que, même si le refus est l'expression de la liberté individuelle et/ou collective, il arrive qu'il heurte notre compréhension des choses, comme si le refus, selon les circonstances, pouvait être inauthentique.

L'élève, pour qui travailler ne saurait être confondu avec l'exploitation de la personne pour le bénéfice d'un tiers, comme l'exploitation de l'esclave au profit du maître, le refus de travailler par l'élève ne rentre pas dans notre compréhension du monde.

Et l'on devine l'indignation de parents qui voient leur enfant malade refusé par une association, quel qu'en soit le motif. L'association a certainement de bonnes raisons de refuser, mais les parents ont aussi de bonnes raisons de ne pas l'entendre : il s'agit rien moins que de leur enfant et les motifs valables pour l'association peuvent ne pas l'être pour les parents.

Le problème avec le refus, c'est qu'il semble se dire en plusieurs sens. Le refus de l'élève n'est pas le refus de l'association, comme il n'est pas non plus le refus des parents réagissant eux-mêmes au refus de l'association, ou encore au refus de leur enfant.

Si le refus est polysémique, de quel refus sommes-nous en train de parler en vérité ? Quel est-ce qu'un vrai refus ? Le vrai refus existe-t-il, ou n'est-ce qu'un mot vide que l'on remplit au gré des circonstances ?

Cette façon de poser la question autour du refus, permet de faire la distinction entre les refus de faits, c'est-à-dire, ceux qui ne prennent sens que dans la particularité d'une situation ; et les refus de droit, c'est-à-dire, ceux qui donnent sens à l'humanité en ce que le refus n'est pas un renoncement, mais le soulèvement d'une revendication de ce qui, en l'homme, mérite toujours d'être défendu.

### **Refuse : savoir faire la différence entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas**

Dans un essai intitulé « Le cas du soldat nu », la philosophe américaine Cora Diamond raconte des anecdotes de soldats qui ont refusé de tirer sur l'ennemi. L'une de ces anecdotes est l'histoire d'un soldat, lors de la Première Guerre mondiale, qui a refusé de tirer sur un ennemi en train de prendre son bain.

Robert Graves qui est ce soldat qui refuse raconte :

« Tandis que posté sur une colline dans la tranchée de soutien, je pointais mon fusil par une meurtrière dissimulée, je vis un allemand, à 700 yards environ, dans mon viseur télescopique. Il prenait un bain dans la troisième ligne allemande. L'idée de tuer un homme nu me déplaisait, et je tendis le fusil au sergent qui était avec moi. « Tenez, vous êtes meilleur tireur que moi ! Il l'eût. mais je ne suis pas resté pour assister au spectacle. »

Cette histoire d'un « non », d'un refus, provoque une discussion autour de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas dans le traitement des gens.

Un philosophe comme M. Walzer voit dans ce refus la reconnaissance d'un droit à la vie, ce que conteste Cora Diamond ensuite. Pour elle, refuser de tirer sur un ennemi et demander à autrui de le faire à sa place ne peut être tenu comme la pleine reconnaissance d'un droit à la vie.

Ce qui m'intéresse n'est pas la divergence de point de vue entre Cora Diamond et M. Walzer ; c'est simplement le refus en tant tel, en tant qu'il est un scandale particulier chez un individu.

Quelque chose à l'intérieur de lui se soulève qui le pousse à dire « non », c'est-à-dire à refuser.

Je ne suis pas naïf au point de penser qu'un élève refusant de faire son travail scolaire, ou une association refusant de suivre un élève sont identiques de ce soldat qui refuse de battre un autre parce qu'il voit dans le fait qu'il prenne son bain, toute son humanité.

Mais je pense que tous font l'expérience d'une révolte qui leur permet d'adhérer tout entier à eux-mêmes, à ce qu'ils sont et que la situation où il se trouve menace.

Explorer le refus, ce serait donc explorer ce moment où quelque chose se soulève pour dire « stop ».

L'élève refusant de faire son travail reconnaît quelque chose à quoi il adhère et qu'il ne peut protéger autrement qu'en se révoltant, en se braquant.

De la même façon, l'association qui refuse de prendre en charge un élève, quel qu'en soit le motif, sort d'une sorte de solitude ; elle s'extériorise pour faire barrage à un état de chose qui ne correspond pas à ce qu'elle est.

Autrement dit, ce moment intérieur, que l'on soit un individu ou une association, ce moment intérieur est tout entier dirigé vers l'extérieur et donne une raison d'agir.

Cette raison d'agir est celle de l'homme qui prend conscience de son droit à ne pas se soumettre à un ordre dans lequel il ne se reconnaît pas.

Refuser, c'est ne pas être qu'à soi-même.

C'est la différence entre la dépendance (ne dépendre de rien) et l'autonomie (ne dépendre que de soi).

Dans ce dernier cas, refuser c'est le faire au nom de la loi que l'on se donne à soi-même, ce qui est le propre de la personne autonome, comme l'explique Kant. « L'autonomie de la volonté, écrit-il, est cette propriété qu'a la volonté d'être à elle-même sa loi. »

Kant va plus loin en expliquant que la loi voulue pour soi-même est en même temps une loi universalisable.

Autrement dit, entre le refus de fait et le refus de droit, le refus de droit a sur le refus de fait le privilège de déborder de la destinée individuelle de celui qui refuse. Dans le refus de droit, c'est toute l'humanité qui dit « non ».

Mais ce « non » est un « non » contre quelque chose de possible. L'élève qui refuse de travailler, s'oppose à quelque chose contre quoi il peut réellement faire obstacle.

Il en allait de même pour l'association.

Il en allait de même pour Eichmann. Il aurait pu ne pas suivre les ordres et refuser d'organiser la déportation des juifs pendant la Guerre.

Donc, à la distinction entre le refus de droit et le refus de fait, s'ajoute celle entre le refus qui ne sert à rien (par exemple, refuser la mort), et le refus qui sert à quelque chose (par exemple, refuser d'exécuter un ordre d'un supérieur hiérarchique parce qu'il condamnerait des innocents à la mort).

En d'autres termes, refuser c'est savoir faire la différence entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas.

**Refuser, c'est mettre une limite.**

L'élève qui refuse de travailler dit « non » à ce qu'on lui demande de faire. Par son refus, il pose une limite à l'intervention d'autrui dans son espace personnel. Il indique être d'accord jusqu'à une certaine limite, mais qu'au-

delà, c'est franchir une frontière entre l'acceptable et ce qui ne l'est pas, et c'est pourquoi il refuse. Il refuse une intrusion. Il conteste dans une situation particulière qu'autrui soit en droit de lui demander quelque chose.

Dans la relation médicale, certaines situations peuvent aider à mieux comprendre cette notion de limite posée par un refus. On entend souvent parler de ces personnes malades qui se sentent malmenées par certains professionnels de santé. Ce n'est là évidemment qu'un exemple, et je vous prie de ne pas le prendre comme une généralité, mais comme le constat que l'on peut faire parfois.

Ce n'est pourtant pas cette relation là que je souhaite évoquer. C'est plutôt celle du professionnel de santé malmené par une personne malade. Cette situation moins connue n'est pas rare pour autant. Ce sont les situations de soignants que le patient insulte, cogne.

Ce sont aussi les situations de ces patients qui refusent tout traitement contre la douleur et pour qui donc, certains soins, comme la toilette, deviennent un véritable calvaire ; mais un calvaire qui n'est pas seulement celui de la personne malade en proie à d'immenses douleurs à chaque manipulation de son corps. C'est aussi celui des soignants contraints par leur mission de prendre soin à accepter de faire mal alors même qu'ils ne le veulent pas.

On comprend que dans ce genre de situation, le soignant voit sa liberté restreinte. Sa mission de prendre soin l'oblige à accepter de faire quelque chose qu'il ne veut pas. Il y a donc atteinte à sa liberté.

Toutes les fois où j'ai rencontré ces soignants, qui se décrivent comme des « bourreaux » malgré eux, se pose la question de savoir jusqu'où ils doivent accepter, autrement dit, jusqu'où doivent-ils dire « oui ».

Au-delà de la compréhension que le « oui » n'est donc pas toujours l'expression la plus aboutie de notre liberté, il ne suffit pas de répondre qu'il s'agirait bêtement de dire « non », comme à l'ami attristé par une rupture amoureuse nous lui conseillons de ne plus y penser ; mais si les choses pouvaient être aussi facile à faire

La relation de soin est d'une telle complexité que le « non » n'est pas toujours évident. L'empathie, ou parfois la compassion que l'on peut avoir pour la personne malade, fait que nous acceptons plus facilement des outrages que nous refusons en temps ordinaire.

Cela nous donne une indication essentielle : la limite que l'on veut imposer à autrui dépend d'abord de la limite que l'on se fixe à soi-même.

Ainsi, pour que le soignant puisse dire « non » afin d'éviter qu'il se vive comme un « bourreau » malgré lui, il faut d'abord qu'il se refuse à lui-même la possibilité de subir l'intrusion d'autrui dans son propre espace.

En d'autres termes, s'il veut préserver sa liberté, il lui faut préserver sa capacité à dire « non » à l'autre.

Pour cela, il doit d'abord être capable de se dire « non » à lui-même. Il doit être capable de se limiter jusqu'à dire de façon paradoxale : pour être libre à l'égard d'autrui, je dois être dans mes propres fers.

Cela signifie que refuser, ce n'est pas d'abord mettre une limite à autrui, c'est d'abord mettre une limite à soi-même.

De cette façon, il est aisé de comprendre que l'élève qui refuse agit en tant qu'être libre ; et il n'agit en tant qu'être libre que dans la condition où il s'est fixé des limites. Par cette limite, il préserve sa capacité à faire des choix. Refuser, c'est maintenir le choix.

Cette capacité, que le philosophe Descartes appelait le *libre-arbitre*, est donc tout autant la capacité de dire « oui » que de dire « non ».

Mais il semblerait que le choix du « non » soit plus libre que celui du « oui », parce que le « non » vient justement mettre à distance le commandement d'autrui, alors que le « oui » y adhère.

L'élève qui refuse se détermine donc en s'opposant à la détermination extérieure, d'où l'idée de limite que l'on se fixe à soi-même.

On demande à l'élève de faire quelque chose, à quoi sa volonté n'adhère pas. Elle n'est pas disposée à donner son accord. En fixant lui-même la limite de ce qu'il veut, l'élève se libère de la volonté extérieure.

Comment le lui reprocher ? Au nom de quoi nier son refus sinon au nom de la tyrannie ?

En refusant, l'élève s'affirme. Il s'oppose à ce qui n'est pas lui et de fait, il se pose comme sujet.

Notre colère, notre incompréhension face à son refus ne serait pas donc légitime : c'est contester l'autre dans ses actes qui le font libre, comme l'élève en refusant agit librement.

Mais pour en être totalement sûr, faut-il encore savoir pour quelles raisons plus concrètes l'élève refuse.

Si l'on reste sur l'idée du libre-arbitre cartésien, cette capacité de choisir entre le « oui » et le « non », deux raisons pour expliquer le refus :

- 1) il refuse parce que ce qu'on lui demande de faire n'est pas suffisamment clair, c'est-à-dire, pas suffisamment accessible à l'esprit pourtant attentif ; de fait, la volonté refuse à raison, puisqu'il serait irrationnel de se soumettre à quelque chose que l'on ne comprend pas ; dans la relation médicale, on parle de consentement éclairé.
- 2) l'autre raison est que l'élève refuse alors même que l'idée est claire, mais il ne veut pas la reconnaître comme telle. Il lui tourne le dos. Il dit « non ». Pour Descartes, la liberté est aussi dans ce genre de refus.

Certains objecteront alors que l'élève, par son refus, agit contre son meilleur jugement puisque c'est lui qui refuse de reconnaître ce qu'on lui demande de faire comme dans son intérêt le meilleur.

La question qui se pose est de savoir si ce refus est réellement voulu par l'élève, auquel cas il n'y aurait pas lieu de douter de sa liberté. Et même si cela nous heurte, son choix est respectable.

Cela pose au moins un repère pour comprendre le refus, et plus généralement, pour comprendre la liberté de décision. Ainsi, il faut faire toute la différence entre la nature d'une décision et la manière de prendre une décision. Et donc, entre le refus lui-même, et la manière de refuser.

Une décision peut nous paraître complètement folle, irrationnelle, mais en même temps, elle peut être tout à fait libre.

Une décision peut nous paraître complètement sensée, raisonnable, mais en même temps, elle peut être hétéronome.

Si les causes du refus de l'élève échappent à sa volonté, comme cela peut être le cas avec un élève atteint d'une maladie grave qui le plonge dans le désespoir, il est un sujet hétéronome ; et ce qui compte n'est pas sa décision, son refus, mais comment il a pris sa décision de refuser.

Si l'on subit les événements, son refus pourrait être plus un symptôme qu'une décision libre : c'est « l'échec au domicile de la raison elle-même », comme l'écrit Davidson.

Or, si tel est le cas, ce refus n'est pas l'expression de la liberté. L'élève est spectateur de son refus et non acteur.

Le professeur aurait alors raison d'essayer de lui montrer qu'il se trompe, de lui montrer où est l'idée claire.

Le problème consiste à trouver le bon moyen de le faire. Si nous lui expliquons en terme de bien et de mal, c'est faire peser sur le refus de l'élève l'image de la faute.

Les âmes révoltées n'ont pas besoin d'encouragement, ni de conseils. Elles ont besoin d'une oreille attentive, d'une présence : refuser, c'est reprendre part au monde. Nier le refus, c'est refuser outrageusement cette participation.

### **Refuser est-ce se dénigrer ?**

J'ai expliqué tout à l'heure que refuser était une manière de se libérer de l'aliénation provoquée par un commandement extérieur à la personne.

Cela signifie que le refus vient mettre un terme à quelque chose vécue comme une injustice.

Par exemple, l'esclave refusant d'obéir à son maître met un terme à sa servitude, même au risque de la mort.

Mais selon les circonstances et selon les personnes, la vie n'a pas la même valeur que certains sentiments éprouvés à la confrontation aux traitements les plus bas, comme les situations d'injustice.

Comprenons que celui qui refuse, refuse dans tous les cas quelque chose qui ressemble à ses yeux à une injustice. Dire « non », c'est protester, une protestation qui vient du cœur. Autrement dit, il dit « non » parce qu'il se dénigre.

C'est l'indignation de Platon face à la condamnation à mort de Socrate par le tribunal d'Athènes. Si cela a permis à Platon de devenir le philosophe que l'on sait, d'autres philosophes n'ont cependant pas reconnu à l'indignation cette valeur positive, à l'image de Spinoza pour qui l'indignation est une passion triste car passive.

Comme je l'ai montré tout au long de mon propos, ce n'est pas si passif que cela : le refus vient poser une limite entre soi et la cause de l'injustice.

Le refus serait une exigence : le commencement d'une réparation (réparer le dommage cause du sentiment d'injustice).

Le refus est un acte par lequel un individu se lève et en se levant revendique quelque chose de l'ordre de l'universel : aucun homme ne peut se soumettre à ce qu'il ne veut pas.

Albert Camus, l'auteur de *La peste*, mais aussi de *L'homme révolté*, explique très bien cela.

Dans *L'homme révolté*, Camus commence par ces mots : « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. »

C'est typiquement le sens du refus d'Imre Kertész quand il reprend l'écriture de son roman alors même que l'éditeur hongrois lui a dit « non ».

Cette révolte qui est l'expression donc du refus est tout autant cette reconnaissance de ce qui dépend de lui et cette limite posée à autrui. Le refus semble vouloir dire qu'au-delà de cette limite, l'intervention d'autrui est illégitime.

Cette intervention, j'insiste, vient faire barrage. Elle oppose une contrainte à la liberté d'autrui. Par exemple, en refusant de travailler, l'élève vient limiter la liberté de son professeur.

L'élève de l'élève prend les armes et assume cette force qu'il oppose à autrui. Il assume cette culpabilité d'être à l'origine de ce rapport de violence. Il se dresse contre l'autre.

Camus nous explique que la vie est au cœur même de cette violence. C'est le renoncement à une soumission illégitime, dont le professeur n'est souvent que le terrain où se annonce la révolution, un renoncement pour renouer avec la vie.

En refusant, la personne laisse entendre un cri pour que justice soit faite.

Camus écrit : « La révolte prouve par là quelle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre. Son cri le plus pur, à chaque fois, fait se lever un être. Elle est donc amour et fécondité, ou elle n'est rien. »

Le refus serait donc le commencement d'une nouvelle chose, peut-être un nouveau rapport entre l'élève et son professeur ; en tout cas, ce serait l'annonce d'un nouveau rapport entre l'élève et le monde.